

Quand une vieille femme qui a l'air d'être enfermée depuis des lustres ça se voit, au teint parcheminé, me coince du regard, vissée contre le mur entre deux escales médicamenteuses. Quand c'est l'été et que malgré la canicule elle a trop d'habits, superposition de peaux grises, froissées. Elle fait de ce trop son ici son maintenant. Le froid, comme le chaud, s'efface, ne l'éprouve pas quand il l'atteint, la fait juste se sentir présente.

*Son dedans n'est fabriqué d'aucune histoire, l'histoire lui a passé dessus. Son dedans s'est retourné comme un gant.*

Quand je la regarde et que je glane de quoi ne pas m'égarer dans toutes les directions, un rictus, rien, aucun échange bégayé par le trou de la bouche bée, échancrée d'un côté sur le vent, de l'autre sur la nuit, sans aucune symétrie. Quand la zombifiée effrayante me cloue aussi sec la tentative et le bec avec. Quand avec ses comparses elle retire brutalement la table devant laquelle je viens de m'asseoir. Quand j'essaie de ravalier ma salive sans le montrer, que je prends l'air d'attendre de pouvoir participer, quand j'aurais voulu anticiper. Quand je me sens

au rang d'une novice, à l'aune d'un bizutage immonde, quand je n'ai pas la notice et encore moins le courage, quand j'ai peur parce que personne ne comprend que ma présence est une ~~horreur~~ erreur.

UN DIAGNOSTIC DE TROUBLE MENTAL DOIT PRÉSENTER UNE UTILITÉ CLINIQUE : IL DOIT PERMETTRE AU CLINICIEN DE DÉTERMINER UN PRONOSTIC, DES STRATÉGIES DE TRAITEMENT, AINSI QUE LES RÉSULTATS ATTENDUS DU TRAITEMENT POUR LES PATIENTS.

*Je ne peux pas me présenter correctement, je ne me représente pas, je ne sais pas qui je suis, je suis ce que je tais, je ne reconnais pas mes semblables, je m'y perds comme si je n'étais pas unique. Je fais des efforts pour entrer dans la vie, je la cherche la creuse la modèle mais elle m'échappe, je fais des efforts surhumains avec les autres mais toujours je renonce ça ne vaut pas la peine. Je les approche de très près parfois presque au point d'apparaître, mais je m'arrête là où disparaît mon périmètre, là où je constate qu'ils sont arrivés trop en avance et qu'ils ont l'air de ne manquer de rien. Alors je me terre ou explose en perdant mon souffle.*

Quand je sors du bureau où j'ai instamment prié la blouse blanche avec la barbe au-

dessus de prévenir ma famille pour que quelqu'un vienne me chercher et que son expression impassible me rappelle l'indifférence des visages mouvants d'une soirée sous psilocybine, quand j'ai mal j'ai sommeil j'ai encore pipi, que je repars dans les parties communes, ce salon télé de malheur que je parcours en regardant le sol pour ne pas croiser des yeux dans lesquels je pourrais avoir une fois de plus changé de figure, quand je rêve de m'enfermer dans les toilettes qui ne ferment pas, quand je ne veux pas toucher la cuvette et que je pisse et que ça gicle bien fait pour eux, que je m'en branle de les respecter, que quelqu'un va se faire engueuler parce que tout est mouillé mais que je m'insurge là contre mon impuissance, et que je ne veux plus les subir. Quand je retrouve ma cellule et ma codétenue, sa savonnette dans mon lavabo, ce dépouillement qui me renvoie au dénuement des barreaux et de tous les fous et les folles d'à côté.

*Comme il est étrange de passer dans l'autre monde,  
de quitter le terreau stable*

(...)

Séverine Daucourt, *Les Éperdues*, Lanskine, 2022, pp. 30-33